

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 35

Artikel: Feuilles d'hygiène et de médecine populaire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214128>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RECETTE

Conserves de cornichons. — Prenez une bassine à confiture, en cuivre. Préparez dans un saladier trois quarts litre vinaigre, demi-litre vin blanc, sel, poivre en grains, girofle. Mettez la bassine sur le feu, laissez-la chauffer; une fois chaude, versez d'un seul coup le contenu du saladier, laissez cuire trois minutes, remettez selon la quantité de cornichons deux ou trois litres de vinaigre; faire cuire à gros feu. Pendant l'ébullition, jetez-y les cornichons, faire donner une onde, mettez la bassine par terre, couvrez avec un lingé mouillé et laissez refroidir une heure en remuant avec une spatule tous les quarts d'heure. Mettez le tout dans une toupine avec un bouquet d'estragon. — (*Recette Henrioud, Café Vaudois, Lausanne.*)

Une bienfaitrice. — Un médecin disait que, si l'on connaissait son efficacité, on s'agenouillerait devant chaque plante de camomille rencontrée sur le chemin.

On l'emploie comme fébrifuge antispasmodique et parfois comme vermifuge. Une neuvaïne de tisane de camomille, prise à jeun, suffit généralement pour remettre un estomac délabré. Une personne âgée, souffrant de crampes violentes de l'estomac, guérit complètement en prenant chaque matin une demi-tasse de camomille, tiède, préparée la veille (on doit en retirer les fleurs après infusion). Mêlée au lait, elle produit une boisson saine et agréable. Les compresses de camomille, chaude calment les douleurs d'estomac. Un bain de camomille purifie les plaies, engelures ouvertes, etc. On fait aussi infuser à froid la grande camomille; à cet effet, placez-en quelques fleurs, le soir, dans un verre, que vous prendrez le lendemain matin. Les fleurs de camomille peuvent être aussi macérées dans du vin. L'huile de camomille chauffée est indiquée pour les maux d'oreilles.

Videz la poussière du fond de votre cornet de camomille dans un coin de votre jardin, cela suffit comme semence; vous aurez toujours de cette façon des plantes de camomille. Les fleurs et les plantes séchées se conservent mieux dans un sac que dans un cornet où elles courent le risque de moisir.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

J'entrai très doucement, et je courus vers la fenêtre. Debout derrière les vitres, les yeux fixés sur l'extrémité de la rue, à l'endroit où elle devait paraître, je commençai à trembler d'attente et de malaise. Pour comble de malheur, je m'aperçus que ma harangue s'échappait, et, voulant en retenir les lambeaux, je tombai dans des transpositions si étranges, que j'en étais suffoqué d'émotion. Je me voyais perdu, et ma peur devint si forte que je me mis à siffler, comme pour m'en imposer à moi-même. En ce moment l'horloge sonna dix heures. J'en conçus l'espoir qu'une fois dix heures sonnées elle ne viendrait pas ce jour-là, et je me mis à compter les coups, dont chacun se faisait attendre un siècle. Enfin le dixième sonna, et j'éprouvais un grand soulagement.

Je commençais à me remettre, lorsqu'une robe bleue parut. C'était elle!... Mon cœur bondit, ma harangue s'envola. Je n'eus plus de sentiment que pour désirer de toute ma force qu'elle fût sortie dans quelque autre but, et j'attendais, dans une anxiété inexplicable, de voir si, arrivée dans la maison, elle passerait outre, ou se détournerait pour entrer. Observant jusqu'aux plus légères déviations de sa marche, j'en tirais des inductions qui me combalaient tour à tour d'aise et de terreur, et la seule chose qui me rassurât un peu, c'est qu'elle marchait de l'autre côté du ruisseau.

Elle le franchit, et, comme les vitres m'empêchaient d'avancer la tête, je la perdus de vue. Aussitôt je la sentis dans la bibliothèque, et, toute présence d'esprit m'abandonnant, je courus vers la porte pour m'enfuir; mais, en traversant le vestibule, le bruit de ses pas, répercuté dans la silencieuse cour, me fit réfléchir que j'allais la rencontrer. Je m'arrêtai. Elle était là... Au coup de cloche,

mes yeux se troublèrent, je chancelai, et je m'assis, bien déterminé à ne pas ouvrir.

En ce moment la chatte de mon oncle, sautant du haut d'une lucarne voisine, vint tomber sur la tablette de la fenêtre. Au bruit, je fus secoué par un énorme *tressaut*, comme si la porte se fut ouverte tout à coup. L'animal m'ayant reconnu, je vis avec une affreuse angoisse qu'il allait miauler; il miaula!... Alors il me sembla si bien que le secret de ma présence était trahi, que baissant les yeux de honte, je sentis la rougeur me monter au visage. Un second coup de cloche vint m'achever.

Je me levai, je me rassis, je me levai encore, les yeux toujours fixés sur la cloche, que je tremblais de voir s'ébranler de nouveau. J'écoutais attentivement, dans l'espérance que je l'entendrais s'éloigner; mais un autre bruit qui frappa mon oreille, c'était celui des pas de mon oncle Tom qui bougeait dans ma chambre. Alors, la crainte plus grande encore d'être surpris par lui et en présence de la jeune fille me troublant tout à fait, j'aimais mieux aller à la rencontre du danger que de l'attendre. Je retournai tout doucement en arrière pour paraître venir de la bibliothèque, puis je toussai, et, d'un pas affermi par la peur, je vins et j'ouvris... Sa gracieuse figure se dessinait en silhouette sur le demi-jour de l'escalier.

« Monsieur Tom est-il chez lui ? » dit-elle.

Ce furent les premières paroles que j'entendis sortir des lèvres de la belle juive. Elles résonnent encore à mon oreille, tant eut de charme pour moi le son de cette voix! Pour le moment, quoique la question ne fut pas compliquée, je n'y répondis rien, moins par adresse pourtant que par trouble, et je me mis gauchement à la précéder vers la bibliothèque, où elle me suivit.

J'allai sans me retourner jusqu'à la table de mon oncle. J'aurais désiré que cette table fût bien loin, tant je redoutais le moment de rencontrer son regard. A la fin, je la vis; elle me reconnut et rougit.

Où était ma harangue? A mille lieues. Je gardai le silence, plus rouge qu'elle, jusqu'à ce que, la situation n'étant plus tenable, voici comment je débutai :

« Mademoiselle... et j'en restai là.

— Monsieur Tom... », répéta-t-elle. Puis surmontant son embarras : « Je reviendrai, puisqu'il n'y est pas. »

Et, après s'être légèrement inclinée, elle s'en alla, me laissant tellement hors de moi, que je ne songeai à la reconduire qu'après qu'elle eut déjà franchi le seuil de la bibliothèque. Alors seulement je me pressai sur ses pas. Elle était troublée, moi aussi; et pendant que, dans l'obscurité du vestibule, nous cherchions ensemble à ouvrir la porte, nos mains s'étaient rencontrées, un frisson de plaisir circula par tout mon corps. Elle sortit; je restai seul, seul au monde.

A peine fut-elle loin, que ma harangue revint tout entière. Je me mis à déplorer ma gaucherie, ma sottise, mon embarras. J'ignorais alors que cet embarras, cette gaucherie, ont aussi leur langage éloquent auprès de quelques femmes, et qu'il est plus malaisé à contrefaire que l'autre. Bientôt pourtant me rappelant son air, son trouble et son regard, je fus moins mécontent. J'allais me replacer vers la fenêtre pour la voir sortir, lorsque j'entendis la porte s'ouvrir. Je n'eus que le temps de sauter sur le lit de mon oncle, où je me cachai derrière les yeux rideaux verts qui en écartaient le jour.

« Mais, ma belle enfant, ce que vous me dites-là...

— Un jeune homme, je vous assure, monsieur Tom.

— Un jeune homme! ici! Impudent! Et comment est-il fait?

— Il est fait... Il n'a pas l'air impudent, monsieur.

— Ce n'est pas autre chose... Permettez, s'introduire ainsi...

— Peut-être quelqu'un de votre connaissance...

— Moi ou mon neveu; personne autre.

— Je crois... que c'est lui, dit-elle en baissant la voix et les yeux.

— Lui! que je quitte en cet instant! au-dessous de cette chambre!... Et dites-moi, le connaissez-vous, mon neveu ? »

Et il y eut une pause, une pause d'un siècle.

« Vous rougissez, ma belle enfant!... Soyez sûre que vous pourriez en rencontrer de moins hon-

nêtes..., de moins aimables aussi... Mais dites, d'où le connaissez-vous ?

— Monsieur... vous dites qu'il demeure au-dessous de votre chambre. J'y ai vu quelquefois à la fenêtre... le même jeune homme qui m'a reçue ici.

— Impossible, je vous dis. C'est bien mon neveu que vous avez vu à la fenêtre, car il y passe sa vie; mais pour s'être introduit ici, il en est bien innocent, mon pauvre Jules! Et je vous dirai pourquoi. Hier soir, vers neuf heures, l'étourdi s'était perché sur un échafaudage, sans que j'aie pu comprendre pour quelle cause, si ce n'est peut-être pour quelque espièglerie dans la salle de l'hôpital vis-à-vis. (Ici, la jeune fille, de plus en plus troublée, détourna la tête de mon côté, pour cacher à mon oncle sa rougeur.) Et puis crac... un grand bruit; j'accours et je le trouve gisant, de telle façon que je l'ai fait mettre au lit, où il est encore... mais tenez, voici, moi, ce que je suppose. Une jeune personne de votre air doit souvent trouver des jeunes gens sur ses pas. Quelqu'un d'eux, plus hardi... vous m'entendez... a pu vous précéder. Pas de honte, ma fille, pas de honte; il n'y en a pas à être belle... Eh bien, laissons cela, si cela vous embarrasse; une autre fois je fermerai mieux ma porte, et parlons d'autre chose. Vous me rapportiez mon livre! Hein, que dites-vous de ce texte? Eh bien! posez-le là, et attendez un instant. Je veux... attendez. »

Et il entra dans un cabinet qui ouvrait dans la bibliothèque. Je frémis, car ce cabinet, ordinairement fermé, communiquait à ma chambre par un escalier intérieur.

Je restais seul avec elle. J'étais l'unique témoin qu'elle eût durant ces instants: cela me parut une inestimable faveur, comme si j'eusse été associé à son secret; et dans ses traits, son attitude, ses moindres gestes, je croyais lire des choses semblables à celles qui venaient de se passer en moi. Moments de mystère! moments d'un calme délicieux, où mon cœur retrouvait dans la réalité quelques-unes des impressions de mon songe!

C'était la première fois que, la voyant de près, je pouvais me repaître du charme que je trouvais en elle. Que ne puis-je le répandre dans ces lignes, et la peindre comme elle m'apparaissait! Et encore semblait-il que la bibliothèque de mon oncle Tom lui fût comme un cadre merveilleux qui rehaussait son éclatante bonté. Sur les rayons poudreux, ces livres vénérables représentant la suite des âges, ce parfum de vétusté, ce silence de l'étude, et au milieu cette jeune plante toute de fraîcheur et de vie... Ce sont choses qui ne se peuvent enclorre dans des mots.

(A suivre.)

Feuilles d'hygiène et de médecine populaire.

— *Sommaire du numéro d'août 1918*: La valeur des légumes: Dr Sch. — La fenêtre ouverte dans le traitement de la tuberculose. — Notes et nouvelles: Un nouveau traitement des entérites dysentériques. Destruction des fourmis. Pour prévenir les coups de soleil. — Recettes et conseils pratiques: Savon dentifrice. Nettoyage des carafes, flacons. Huiles rances. Pâte pour remplacer les nouilles. Tomates fraîches. Côtes de blettes. Hâchis de restes de viande.

En cas d'épidémies, il convient tout d'abord de s'assurer de la désinfection des mains, car, par ces dernières se transportent les germes infectieux. Il faut, dès lors, les laver souvent et les désinfecter par l'emploi du *SAVON CALLET*, à l'acide phénique ou au lysol.

Kursaal. — Cet établissement annonce des représentations de Music-Hall samedi, dimanche et lundi prochains. Au programme, entr'autres attractions: Charlot II, excentric, imitation d'une célébrité du cinéma, les frères Corcas avec leur nouveau numéro sensationnel « l'échelle de la mort », M. Sarty, chanteur de genre, dans son nouveau répertoire, etc.



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS